

C'était peut-être à cause de l'endroit où j'habitais, cette vieille maison silencieuse sur la colline des Baumettes, au-dessus du nuage laiteux de la ville. Elle s'appelait la Roseraie¹, mais on aurait mieux fait de l'appeler la maison aux acanthes², parce qu'elles avaient envahi tout le jardin. En tout cas, c'est ce que disait le Colonel.

Il y avait des terrasses abritées³, de hautes fenêtres avec des volets gris perle, des tapis, des portes vitrées. Je n'avais jamais fait attention au luxe, parce que je vivais dans cette maison protégée⁴ comme dans un château. Je me souviens quand nous sommes arrivés dans cette ville, après Nightingale, le Colonel m'avait emmené en bas, dans les vieux quartiers autour du port. J'avais onze ans, et je n'avais jamais encore vu cela. J'avais très peur, enfin, ce n'était peut-être pas exactement de la peur, plutôt une sorte d'horreur, un sentiment de répulsion pour tout ce que je voyais dans cette ville basse, les ruelles étroites, sales, le linge⁴ suspendu entre les immeubles, les façades lépreuses⁵, les portes qui ouvraient sur des escaliers noirs qui soufflaient une odeur froide de cave. Et les gens, surtout, tous ces gens qui marchaient, si nombreux, cette foule serrée, ces visages, ces regards, ces bruits de voix et ces cris, ces mains qui vous touchaient, qui vous frappaient. Ces gens étaient venus d'un autre

1. Roseraie (f.) : lieu ou jardin orné de rosiers.
2. Acanthe (f.) : plante ornementale à longues feuilles très découpées.
3. Abriter : protéger.
4. Linge (m.) : ensemble de vêtements et de pièces de tissu pour l'habillement ou la maison.
5. Lépreux : ici, abîmé comme la peau des malades de lèpre.

monde, ils étaient si pauvres, ils semblaient surgir du fond des caves humides comme des grottes, leurs visages étaient tachés d'ombre.

J'avais serré très fort la main du Colonel Herschel, je lui avais dit : « Viens, allons-nous-en, partons d'ici ! » Mais lui m'avait serré la main encore plus fort, et il avait continué à marcher dans les ruelles, jusqu'à ce qu'on ait traversé complètement la vieille ville et qu'on soit sorti du côté de la mer. Un autre jour, comme je m'écartais d'un mendiant qui tendait la main à la sortie d'une église, il s'était mis en colère : « Les pauvres ne sont pas des malades ! » Il avait dit cela, je m'en souviens, et de la honte que j'avais ressentie.

Le Colonel Herschel, je l'ai toujours appelé comme cela, je ne sais pas pourquoi. Quelquefois je l'appelais Colonel, tout simplement, c'était le petit nom que je lui avais donné. C'était drôle, parce qu'il est plutôt petit et mince, et ce nom était très solennel. Amie disait que c'était à cause des gens qui venaient le voir, autrefois, et que j'avais répété le nom qu'on lui donnait : Colonel, mon Colonel. Amie s'appelait Aimée de son vrai nom. Alors je disais qu'ils étaient mes vrais parents. Je connaissais ma mère mais elle m'était indifférente. Je n'imaginais pas que j'allais tout quitter, la ferme de Nightingale avec ses champs immenses, et puis la vieille villa sur les collines, les jardins où les merles crient chaque soir, pour venir justement dans l'endroit qui m'avait fait tellement horreur la première fois que j'avais marché dans la vieille ville avec le Colonel Herschel. C'est arrivé brusquement durant l'hiver, quand ma mère est revenue et qu'elle m'a prise avec elle.